



Université Alzahra

Faculté des Lettres, de l'Histoire et des Langues étrangères

Mémoire de Master

En traductologie

Titre du mémoire

Ecrivains-traducteurs à l'épreuve de l'écriture

(Analyse de quelques traductions de

“Mohammad-Ali Djamalzadeh” et “Ahmad Chamlou”)

Sous la direction de

Monsieur le Docteur Mohammad-Rahim Ahmadi

Présenté par

Reyhaneh Sadeghi

Septembre 2012



Université Alzahra

Faculté des Lettres, de l'Histoire et des Langues étrangères

Mémoire de Master

En traductologie

Titre du mémoire

Ecrivains-traducteurs à l'épreuve de l'écriture
(Analyse de quelques traductions de
"Mohammad-Ali Djamalzadeh" et "Ahmad Chamlou")

Sous la direction de

Monsieur le Docteur Mohammad-Rahim Ahmadi

Professeur consultant

Madame le Docteur Nahid Djalili Marand

Présenté par

Reyhaneh Sadeghi

Septembre 2012

Au nom de Dieu

A ma mère

A qui je dois toute ma vie ...

Remerciement

Toute ma reconnaissance va à mon professeur directeur Monsieur le Docteur Ahmadi qui a bien voulu partager mon enthousiasme pour l'élaboration de ce mémoire, travail qui n'aurait pu trouver son accomplissement sans sa patience et sa bienveillance. Je lui suis très obligée de la confiance qu'il m'a faite pendant la longue préparation de ce mémoire.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à Madame le Docteur Djalili, mon professeur consultant et je la remercie pour son regard attentif lors de la lecture et la révision de ce mémoire.

Je voudrais exprimer mes reconnaissances à l'égard de Madame le Docteur Navartchi et Madame le Docteur Tehrani qui ont bien voulu lire ce mémoire et assister à la séance de soutenance.

Je remercie également les autres professeurs du département de français qui ont attribué de diverses façons, à la rédaction de cette recherche.

Mes remerciements les plus sincères vont à ma famille et particulièrement à ma mère, qui par sa patience et son encouragement, m'a apporté un grand soutien moral tout au long de ce travail.

Résumé

Dans ce mémoire intitulé *Ecrivains-traducteurs à l'épreuve de l'écriture (Analyse de quelques traductions de "Mohammad-Ali Djamalzadeh" et "Ahmad Chamlou")*, on essaie de montrer que la manière et la méthode traductives sont très différentes chez l'écrivain-traducteur en comparant avec le simple traducteur, c'est-à-dire qu'il n'est pas écrivain.

On verra que les écrivains-traducteurs ne choisissent pas essentiellement la traduction libre, mais ils ont recours à la fidélité, au cas échéant.

On constate que la lecture des œuvres littéraires est très particulière, chez l'écrivain-traducteur, car celui-ci est plongé à la fois dans la lecture et l'écriture de l'œuvre.

Mots clés : Ecrivains-Traducteurs, Traduction, Ecriture, Projet de Traduction, Traits Stylistiques, Critiques des Traductions.

INTRODUCTION

Introduction

Certains écrivains et poètes, en raison de leur regard particulier sur la lecture des œuvres étrangères, veulent avoir une relation directe avec les grands maîtres littéraires du monde et leurs idées. Ils voudraient ainsi relancer et progresser leur écriture en se familiarisant avec le style des écrivains étrangers. Mais, on ne peut pas dire résolument que le type de traduction chez l'écrivain-traducteur est fidèle ou libre. En effet, on démontre aujourd'hui que telle ou telle traduction est attributive de quelque culture de départ ou culture d'arrivée, de quelque langue source ou langue cible.

Lorsqu'on aborde la question de fidélité, la plupart du temps on s'interroge s'il s'agit d'une fidélité passant par le respect de la lettre ou par le respect du sens, distinction qui permet de différencier la traduction littérale de la traduction dite libre. Traduire littéralement, c'est s'approcher de l'œuvre originale en la traduisant mot-à-mot, et traduire plus librement, c'est s'éloigner d'elle en essayant de rendre son sens général. Entre l'une et l'autre de ces traductions oscille la tâche du traducteur, mais là encore se joue la fidélité et la trahison de ce dernier.

Fidèle et traître à la fois, le traducteur est constamment trop proche et trop loin de l'œuvre originale; et sa fidélité ne peut que demeurer problématique en raison de l'indéterminisme du sens auquel il se heurte tôt ou tard.

De même, il est très important de souligner qu'il n'est nullement question de considérer ici l'écrivain-traducteur comme un modèle, comme un

traducteur idéal mais plutôt le témoignage d'une expérience littéraire qui repose sur étroit rapport entre création et traduction.

Dans ce mémoire, on parlera de deux écrivains-traducteurs qui ont joué un rôle primordial dans l'Histoire de la littérature persane contemporaine, c'est-à-dire Mohammad-Ali Djamalzadeh, fondateur de la nouvelle prose persane et Ahmad Chamlou, initiateur du vers blanc persan.

En d'autres termes, ces deux personnages sont à l'origine de deux grandes révolutions dans la littérature persane et chacun était le pionnier dans son époque et malgré les oppositions, ils ont continué leur propre méthode, et la littérature persane leur est très redevable, car ils ont ouvert de nouveaux horizons aux écrivains et poètes iraniens.

Cela dit, dans ce mémoire, on insistera plutôt sur l'effet d'osmose entre l'écriture et la traduction chez l'écrivain-traducteur pour constater que parfois un écrivain ou un poète est tellement sous l'influence de l'écrivain original qu'un rapport de maître et élève s'établit entre l'écrivain et le traducteur.

En effet, la notion de maître est très importante, puisque la différence entre l'écrivain-traducteur et le traducteur qui n'est pas écrivain réside dans le fait que le premier est lié à l'œuvre du maître en raison d'une destinée commune autour de la détermination de l'œuvre, détermination qui n'a rien à voir avec telle ou telle position normative. Si tout traducteur appartient à son époque, la question de l'œuvre n'y est nullement circonscrite et elle ne se pose vraiment que si le traducteur est écrivain.

La traduction permet à l'écrivain de revoir le rapport de médiation que les mots entretiennent avec la réalité, parce qu'il peut comparer sa langue maternelle à l'autre langue dans l'opération traduisante, comparaison qui lui fait voir, dans un premier temps, que la langue est un élément majeur dans la formation de son identité d'écrivain, mais qu'il amène aussi à envisager le fait qu'il est prisonnier de sa langue. La langue est une prison, comment s'y soustraire ? La traduction, en ce sens, est un bon moyen de se voir autrement dans une autre langue, mais cette autre langue deviendra aussi, tôt ou tard, un espace limité et déterminé de la réalité. La traduction permet le rapprochement des langues, mais elle ramène aussi l'écrivain-traducteur, forcément, à la dialectique fidélité-trahison, car s'il est fidèle au maître (à l'idéal littéraire que l'un et l'autre convoite), il n'en demeure pas moins prisonnier de celui-ci. De sorte que pour dépasser l'idée selon laquelle il servirait «deux maîtres», l'écrivain-traducteur doit être en mesure de se défaire de l'une et l'autre langue qui l'emprisonne dans cette dialectique. Aussi, pour vraiment dépasser le cadre même du rapport fidélité-trahison, puisqu'il trahit inévitablement la langue du maître ou sa propre langue, l'écrivain-traducteur se tournera vers une position intermédiaire, entre les langues.

Il faut rappeler que l'influence des œuvres étrangères sur ces deux écrivains-traducteurs en question, est très différente car ils appartenaient à deux époques différentes de l'Histoire de l'Iran et on sait que la situation sociale, culturelle, politique, etc. a affecté leur manière d'écrire et de traduire, chacun suivait un objectif précis selon les convenances de son temps.

Tout au long de cette recherche, nous essaierons de répondre aux questions suivantes :

1- Quelles sont les différences entre l'écrivain-traducteur et le simple traducteur ?

2- Quelles sont les caractéristiques de la traduction faite par l'écrivain-traducteur du point de vue esthétique ?

3- Quelle est la méthode de traduction chez l'écrivain-traducteur ? fidèle ou libre ?

Et en voici les hypothèses à partir desquelles nous effectuerons cette recherche :

1- Chez l'écrivain-traducteur, le projet de traduction est accompagné de celui de l'écriture, mais on peut les distinguer chez le simple traducteur.

2- Chez l'écrivain-traducteur, le projet de traduction observe en premier lieu, les beautés éloquentes du texte traduit et l'écrivain-traducteur essaie de créer dans la mesure du possible la beauté dans le texte par la traduction libre.

3- Les écrivains-traducteurs ne sont pas essentiellement partisans de la traduction libre et ils visent à approcher la langue de départ de la langue d'arrivée. Dans certains cas, les écrivains-traducteurs sont obligés de substituer les expressions et les locutions étrangères par leurs équivalents persans pour que la traduction soit claire et compréhensible.

Ce travail de recherche comprend deux parties. Dans la première, la théorie de la critique de la traduction d'Inês Oséki-dépré sera présentée et l'on parlera de Djamalzadeh comme écrivain et traducteur et de Chamlou comme écrivain, poète et traducteur. Dans la seconde partie, les passages de traduction sélectionnés selon la méthode choisie seront analysés, et enfin, nous nous pencherons sur l'influence réciproque de l'écriture et de la traduction chez Djamalzadeh et Chamlou.

PREMIERE PARTIE :
HISTORIQUE ET OUTILS DE
RECHERCHE

Chapitre I : Présentation du corpus : trois écrivains, trois œuvres

1.1.1 Alphonse Daudet et *La dernière classe*¹

Alphonse Daudet est né à Nîmes le 13 mai 1840. Il passe la majeure partie de son enfance à Bezouze, un petit village situé dans le Gard. Après avoir suivi les cours de l'institution Canivet à Nîmes, il entre en sixième au lycée Ampère. Alphonse doit renoncer à passer son baccalauréat à cause de la ruine de son père en 1855, commerçant en soierie. Il devient maître d'étude au collège d'Alès. Cette expérience pénible lui inspirera son premier roman, *Le Petit Chose* (1868). Dans ce roman, se trouvent des choses vraies et des choses fausses notamment la mort de son frère. Daudet rejoint ensuite son frère à Paris et y mène une vie de bohème. Il publie en 1859 un recueil de vers, *Les Amoureuses*. L'année suivante, il rencontre le poète Frédéric Mistral. Il a son entrée dans quelques salons littéraires, collabore avec plusieurs journaux, notamment *Paris-Journal*, *L'Universel* et *Le Figaro*.

En 1861, il devient secrétaire du duc de Morny (1811-1865), demi-frère de Napoléon III et président du Corps Législatif. Ce dernier lui laisse beaucoup de temps libre qu'il occupe à écrire des contes, des chroniques,

¹ Pour me renseigner sur la biographie des écrivains et des traducteurs dont j'ai parlé dans ce mémoire, j'ai consulté l'encyclopédie en ligne Wikipédia.

mais il a décédé subitement en 1865 : cet événement fut le tournant décisif de la carrière d'Alphonse.

Après cet événement, Alphonse Daudet se consacra à l'écriture, non seulement comme chroniqueur au journal *Le Figaro* mais aussi comme romancier. Puis, après avoir fait un voyage en Provence, il commença à écrire les premiers textes qui feront partie des *Lettres de mon moulin*. Il connut son premier succès en 1862-1865, avec *la Dernière Idole*, pièce montée à l'Odéon et écrite en collaboration avec Ernest Manuel – pseudonyme d'Ernest Lépine. Puis, il obtint, par le directeur du journal *L'Événement*, l'autorisation de les publier comme feuilleton pendant tout l'été de l'année 1866, sous le titre de *Chroniques provençales*.

Certains des récits des *Lettres de mon moulin* sont restés parmi les histoires les plus populaires de la littérature française, comme *La Chèvre de monsieur Seguin*, *Les Trois Messes basses* ou *L'Elixir du Révérend Père Gaucher*. Le premier vrai roman d'Alphonse Daudet fut *Le Petit Chose* écrit en 1868. Il s'agit du roman autobiographique d'Alphonse dans la mesure où il évoque son passé de maître d'étude. Pendant ces travaux de romancier et de dramaturge, il n'oublia pas pour autant son travail de conteur : il écrivit en 1872 *Tartarin de Tarascon*, qui fut son personnage mythique. *Contes du lundi* (1873), un recueil de contes sur la guerre franco-prussienne, témoignent aussi de son goût pour ce genre et pour les récits merveilleux. Il a décédé le 16 décembre 1897 à Paris, à l'âge de 57 ans. Il est inhumé au cimetière du Père-Lachaise à Paris.

Contes du Lundi

Recueil de contes, paru en 1873 et qui, sans faire oublier *Les Lettres de mon Moulin*, fit autant pour la gloire de l'auteur que l'ensemble de ses romans. Ce recueil comprend une quarantaine de contes, lesquels évoquent, pour la plupart, la courte et terrible guerre de 1870 : l'Invasion, le Siège de Paris et la Commune. Rien que des choses vues, en quelque sorte. Moins réaliste qu'impressionniste, Daudet se complaît aux petits tableaux. Nul n'a su comme lui enfermer en quelques pages telle situation poignante, fâcheuse ou simplement cocasse. Il excelle à mettre en saillie le côté faible des humains. Il se garde, toutefois, de juger : son goût pour la vérité, sa compassion, sa fantaisie lui interdisent tout comportement de ce genre.

La dernière classe

Dans cette histoire, Franz est un petit garçon qui fréquente l'école, comme tous les enfants de son âge. Mais c'est une période tourmentée de l'Histoire de France, pendant la guerre contre la Prusse (ancêtre de l'Allemagne) dans les années 1870-1871. Les Prussiens ont déjà envahi cette partie de la France proche de la frontière. Un matin, Franz raconte cette histoire : Quelque part, en Alsace, par suite de la débâcle, un vieux maître d'école s'est vu retirer le droit d'enseigner le français. Il se résigne, mais ce calme n'est point couardise. Dans l'ultime leçon qu'il fait à ses élèves, il dira donc son attachement à la France malheureuse. Et jamais, sans doute, parole d'homme n'eut plus de chaleur que celle-là, puisqu'à l'espérance elle allie toute la dignité d'un cœur pur jusqu'à l'exhaustion.

1.1.2 Bernardin de Saint-Pierre et *Le café de Surate*

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre est un écrivain français, né le 19 janvier 1737 au Havre et mort le 21 janvier 1814 à Eragny-sur Oise. Montrant dès l'enfance un esprit à la fois rêveur et aventureux, goûtant les charmes de la nature, désireux de l'inconnu, Bernardin de Saint-Pierre est d'un caractère inquiet, irritable, facilement rebuté par les difficultés et les devoirs. Après avoir appris chez un curé, à Caen, les éléments des langues anciennes, il lit avidement *Robinson Crusoé*, et demande à voyager sur la mer. Un de ses oncles, capitaine de navire, qui va à la Martinique, le prend à son bord ; les fatigues de la navigation et le service des manœuvres auquel on l'astreint font bientôt tomber ses illusions. Ramené au Havre et dégoûté de la vie maritime, il est mis au collège des Jésuites de Caen. Il s'y exalte à la pensée d'aller au loin convertir les peuples barbares ; son père calme cet enthousiasme en le renvoyant faire sa philosophie au collège de Rouen. Il entre ensuite à l'Ecole nationale des ponts et chaussées, d'où il passe dans le corps de jeunes ingénieurs que le ministre de la guerre a établi à Versailles.

Il a publié en 1773 son *Voyage à l'Ile de France, à l'Ile Bourbon, au cap de Bonne-Espérance*, par un officier du roi (Amsterdam et Paris, 1773, 2 vol.), récit sous forme de lettres à un ami, où transparaissent déjà les principales lignes de son talent, et il préparait la publication de ses *Etudes de la nature*. Il passe tout l'hiver de 1783 à 1784 à recopier cet ouvrage, à y ajouter, à y retrancher. Après la publication des *Etudes* (3 vol., 1784), l'auteur, inconnu, rebuté et indigent de la veille, passe en quelques jours à l'état de grand homme et de favori de l'opinion. Tout ce qui sort de sa

plume est assuré du succès ; des pages comme celles de *Paul et Virginie* (1787) ne rencontrent pas, à leurs débuts, l'accueil espéré et, sans l'intervention du peintre Vernet, il les aurait certainement détruites. Lauréat de l'Académie de Besançon, il est élu à l'Académie française en 1803.

Les autres écrits de Bernardin de Saint-Pierre sont : *Vœux d'un solitaire*, *Mémoire sur la nécessité de joindre une ménagerie au Jardin national des plantes*, *De la Nature de la morale*, *Voyage en Silésie*, *la Mort de Socrate* et *le Café de Surate*.

Le café de Surate

Le café de Surate est une satire délicate et fine, un peu dans la manière de Voltaire ; mais il y a des leçons philosophiques dans ce conte satirique où l'on parle d'une mauvaise qualité humaine, c'est-à-dire l'égotisme ou le narcissisme ainsi que des différentes façons pour exprimer la même chose parmi les hommes avec les langues, les cultures et les religions différentes. L'une des leçons de ce conte est qu'on ne doit pas insister sur notre avis personnel car on pourrait se tromper et l'insistance excessive nous éloigne de notre objectif essentiel.

1.1.3 Robert Merle et *La mort est mon métier*

Robert Merle est né à Tebessa (Algérie) le 28 août 1908 et décédé en son domaine de La Malmaison à Grosrouvre, Yvelines, le 27 mars 2004. Il est le fils de Félix Merle, né en Algérie française, envoyé aux Dardanelles en 1915, puis rapatrié à Marseille en raison d'une fièvre typhoïde.

Ancien élève des classes préparatoires (hypokhâgne et khâgne) du lycée Louis-le-Grand, titulaire d'une licence de philosophie, agrégé d'anglais (reçu 1^{er} au concours), Robert Merle consacre sa thèse de doctorat de lettres à Oscar Wilde et devient professeur au lycée de Bordeaux, Marseille, puis à Neuilly-sur-Seine où il fait la connaissance de Jean-Paul Sartre, à l'époque professeur de philosophie. Mobilisé en 1939, Robert Merle est agent de liaison avec les forces britanniques. Il est fait prisonnier à Dunkerque et reste en captivité jusqu'en 1943. En 1944, il devient maître de conférences d'anglais à l'université de Rennes, puis Professeur en 1949. Il sera successivement en poste à Toulouse, Caen, Rouen, Alger et enfin Nanterre où il se trouve en mai 1968. Cette dernière expérience a inspiré son roman *Derrière la vitre*.

Très proche du Parti Communiste Français, il s'en éloigne à la suite de l'invasion de l'Afghanistan par l'Union Soviétique.

En 2008, son fils Pierre Merle a publié une volumineuse biographie illustrée d'une vingtaine de photos : *Robert Merle, Une vie de passions* (Editions de l'Aube). L'ouvrage débute par une question : « Par quelle alchimie de hasard et de nécessité, Robert Merle, ce gosse courant dans les rues d'Alger, est-il devenu un écrivain ? » L'histoire mouvementée de son enfance, de son adolescence parisienne, de sa captivité en Allemagne, de ses engagements politiques et de ses amours constitue une « main du destin », minutieusement décrite, et la trame fondatrice d'une œuvre d'une grande diversité littéraire. L'ouvrage montre que la grande saga de *Fortune de France* (13 tomes), très documentée et très fidèle à l'Histoire de France, est aussi, à travers les deux personnages de Pierre de

Siorac et de son fils Pierre-Emmanuel, une autobiographie romancée de Robert Merle, un mélange continu de sa vie réelle et de sa vie rêvée. Pour le centenaire de sa naissance, cette biographie est un éclairage original, sans équivalent à ce jour, de la vie et de l'œuvre de celui que *Le Monde* a appelé le « plus grand romancier de littérature populaire en France. »²

Robert Merle a été marqué par la guerre et par sa captivité de 1940 à 1943. Ceci explique que beaucoup de ses romans traitent de la hantise du lieu clos et de la guerre. Par ailleurs nombre de personnages de ses romans sont inspirés par ses proches et sa vie personnelle .

La mort est mon métier

La mort est mon métier est une biographie romancée de Rudolf F. Hoess (renommé Rudolf Lang dans l'ouvrage), écrite par Robert Merle, cette œuvre fut achevée en 1952. Rudolf F. Hoess était le commandant du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz pendant la Seconde Guerre mondiale.

Résumé du roman

L'histoire commence en 1913 alors que Rudolf Lang a 13 ans. Il reçoit une éducation catholique mal comprise et très normative. Son père, un militaire déséquilibré ayant commis un mystérieux péché dans sa jeunesse à Paris, avec qui ses rapports sont tendus, veut qu'il devienne prêtre pour expier les fautes qu'il a commises. Celui-ci meurt, peu avant

²*Le Monde* du 1^{er} avril 2004.